

EXPATRIES. Français à Zurich | L'Hebdo

EXPATRIES

Français à Zurich

Toujours plus nombreux dans la capitale économique, les Français constituent une communauté structurée, avec un lycée, des associations et des lieux de rencontre. Ce sont eux, et non les Romands, qui incarnent la francophonie chez Zwingli.

Francophone est un terme qui prête à confusion à Zurich. Prenez les «jeudis» du même nom, ces apéros mensuels fréquentés par une bonne centaine de cravates relâchées et de talons hauts et vernis. Ne comptez pas y demander un numéro de «natel». Car vous avez toutes les chances de faire figure d'unique Romand parmi ces trentenaires certes francophones, mais Français de France. Une communauté bien établie et en croissance, inestimable avec précision – 6000 inscrits (volontaires) à Zurich et 26 000 sur toute la Suisse alémanique selon le consulat. Sans doute bien plus dans la réalité.

La communauté n'est pas fraîchement débarquée. La preuve, en 1956 déjà, des parents y ont ouvert une école française. Le Lycée Marie-Curie a grandi jusqu'à accueillir 700 élèves aujourd'hui et offrir le cursus français complet, de la maternelle au baccalauréat. «Chaque année, nous ouvrons une nouvelle classe pour faire face à la croissance de la communauté», souligne le proviseur Brigitte Renn.

Jeunes cadres dynamiques. Cependant, les familles constituent l'exception plutôt que la règle. Les Français débarquent généralement à Zurich dans la fleur de l'âge, seuls, attirés par un emploi. «Nos membres sont de jeunes cadres dynamiques», observe Claire Chave, présidente de l'association des Jeudis francophones, qui compte 3000 inscrits sur son site. Rarement ils ont choisi Zurich en soi, mais y ont trouvé un emploi sur une plateforme internationale ou dans une filiale d'une boîte française, comme Carrefour, Société Générale ou Alstom. Alice Delage, urbaniste de 28 ans, a par exemple saisi l'opportunité du VIE – Volontariat international en entreprise – par lequel l'Etat subventionne des stages en entreprise française à l'étranger. Elle est arrivée en octobre pour un an chez Losinger Marazzi (Bouygues). «Je gagne ici plus avec mon stage qu'avec un CDD en France. Si on me proposait une place fixe, je serais tentée de rester.» Le salaire, c'est la motivation première de ces jeunes professionnels. «Quand je suis parti en Suisse, mes copains m'ont dit "Tu vas gagner plein de sous!"», rigole Bruno Agostini, chercheur chez ABB. Bons salaires, mais aussi fiabilité et professionnalisme, le climat séduit. «En France, il y a une conception du travail péjorative qui ne me convient pas, explique Jérôme Delmotte, du comité des Jeudis francophones. Dès que tu entres dans la vie professionnelle, tu penses déjà à la retraite.»

Trentenaires, très qualifiés et mobiles, ces Français vivent Zurich «comme une cité internationale plutôt qu'alémanique», observe François-Ferdinand Bozso. S'il peut parler l'allemand, il préfère l'anglais au travail. «J'en connais qui sont là depuis dix ans mais ne parlent pas un mot», note-t-il. Car pour les ennemis historiques des Allemands, la langue de Goethe ne va pas de soi. «A l'école, il m'est arrivé d'entendre: "L'allemand, c'est la langue des nazis!"», se souvient Alice Delage. Si elle l'a choisi avant l'anglais, c'est selon

une règle tacite. «On considérait que les bons élèves devaient faire de l'allemand.» Il est arrivé la même chose à Bruno Agostini. Mais ses cinq ans de cours ne lui ont pas servi pour autant. «Quand je suis arrivé à Zurich, j'ai vite compris que les gens ne parlaient pas l'allemand!» lâche-t-il, dépité par le dialecte. Et quand j'essaie de parler Hochdeutsch, les gens ont pitié de moi et passent à l'anglais ou au français après 30 secondes.»

Antithèse des Allemands. Ces difficultés linguistiques poussent au communautarisme. Pas moins d'une dizaine d'associations réunissent les Français, qui peuvent ainsi vivre dans une bulle. Ils ont leur Stamm, comme le Café des Amis, où commander des crêpes ou du tartare aux serveurs francophones, le Cabaret Voltaire ou la Brasserie Lipp. Ce côté «incestueux», selon Bruno Agostini, l'a poussé comme d'autres à se tourner vers la communauté internationale anglophone. Quant aux interactions avec les autres francophones que sont les Romands, elles sont étonnamment rares. «Ce sont deux communautés qui se côtoient sans s'intégrer, note Jérôme Delmotte. On est mieux accueillis par les Alémaniques que par les Romands.» La plupart perçoivent un agacement antifrançais des Romands. Alors qu'auprès des Alémaniques, ils peuvent jouer la carte du charme et du savoir-vivre, qui en fait de «bons» étrangers, antithèse des «mauvais» Allemands.

«EN FRANCE, DÈS QUE TU ENTRES DANS LA VIE PROFESSIONNELLE, TU PENSES DÉJÀ À LA RETRAITE.»

Jérôme Delmotte, comité des Jeudis francophones

Cette communauté semble en mutation. Elle garde son côté «expat», marqué par un fort tournus des séjours de deux-trois ans, avant que d'autres aventures appellent ces professionnels à Londres ou à New York. «Il y a onze ans, quand je suis arrivé, la plupart étaient des mercenaires, qui savaient qu'ils repartiraient», se souvient Jérôme Delmotte. Or, la crise économique a encore renforcé le côté île miraculeuse – ou miraculée – de la Suisse. Des nombreux Français à qui nous avons parlé, aucun n'a émis le souhait de rentrer au pays. S'ils quittaient Zurich, ce serait pour une nouvelle destination. Mais même ceux-là deviennent rares. «Quand on vient ici, on ne repart jamais», pense Bruno Agostini. bercé depuis 2004 par la qualité de vie et de bonnes conditions de travail, il n'a jamais planifié son départ. «Et maintenant, les autorités vont me donner un permis C!», sourit-il, ravi que la vie ait tranché pour lui.

Tags: [Français](#), [Zurich](#), [expatriés](#),